

Marie LAVRENTIADOU, **LA MOBILITE RESIDENTIELLE
DES GRECS PONTIQUES DE L'EX-URSS EN THRACE**, in:
LASSAVE P., HAUMONT A., *Mobilités Spatiales, une question de
société*, Editions L'Harmattan, Paris, 2001.

CHAPITRE

LA MOBILITE RESIDENTIELLE DES GRECS PONTIQUES EN THRACE

À partir des années 1985, le transfert vers la Thrace des familles grecques de l'ex-Union soviétique, d'origine pontique, devient la clé de la politique migratoire grecque pour redynamiser une région démographiquement déficitaire. Les Grecs pontiques se définissent par leur territoire d'origine situé au nord-est de l'actuelle Turquie, au bord de la mer Noire. Ils se sont installés en Russie pour échapper à la politique d'assimilation et aux répressions de l'Empire ottoman contre les chrétiens d'Asie Mineure et pour bénéficier de la politique favorable de la Russie tsariste. La dernière vague migratoire est consécutive aux massacres et persécutions perpétrées de 1916 à 1923 par les autorités jeunes-turques. Des migrations de moindre importance ont eu lieu jusqu'en 1985.

Les Grecs de l'ex-URSS arrivent en Grèce après un voyage difficile. Non seulement parce que la durée en est longue et les conditions ne sont pas bonnes mais surtout parce qu'ils partent du pays où ils sont nés pour aller dans leur pays historique qu'ils ne connaissent pas; l'image qu'ils ont de la Grèce est vague; un monde inconnu les attend.

L'objectif général de l'étude doctorale est de déterminer l'histoire migratoire complète des enquêtés à partir le moment où ils quittent l'ex-Union soviétique jusqu'à la résidence qu'ils occupent lors de l'enquête en Thrace.

LA THRACE: CARACTERISTIQUES ÉCONOMIQUES ET DEMOGRAPHIQUES

La Thrace grecque se trouve à l'est des Balkans; c'est une des régions de contact entre l'Europe et la Turquie. La mixité ethnique reste la caractéristique permanente de cette région des Balkans.

De nos jours Thrace est divisée en trois parties: la partie ouest annexée à la Grèce en 1920 par le traité de Lausanne, la partie est qui appartient à la Turquie et la partie nord qui appartient à la Bulgarie. La Thrace grecque est la région frontalière nord-est de la Grèce. Cette frontière disjonctive à cause du conflit permanent entre la Grèce et la Turquie crée une barrière insurmontable entre les deux pays. Cependant, c'est par la Thrace que passe le seul axe routier qui relie l'Europe à la Turquie.

De plus, la Thrace grecque est la seule région de Grèce où l'on a une forte minorité musulmane dont les droits ont été fixés par le traité de Lausanne. L'instabilité politique de la région est la raison pour laquelle la Thrace n'a jamais attiré l'intérêt des investisseurs locaux ou internationaux. Des villes et des villages ont été désertés dans les années de forte immigration vers l'Europe. Le rapatriement des émigrés grecs n'a jamais suffi pour équilibrer les dégâts. Les privilèges concédés aux investisseurs les dix dernières années ont soulagé pour de courtes périodes le chômage sans garantir le développement économique stable de la région et sans

jamais considérer que la minorité musulmane pourrait avoir les mêmes droits que les chrétiens.

Actuellement, la cohabitation de trois groupes culturels différents, les autochtones - anciens réfugiés de la Thrace orientale et de l'Asie Mineure-, les Grecs de l'ex-URSS et les musulmans de différentes origines¹ qui représentent le tiers de la population, empêche un équilibre social qui n'a d'ailleurs jamais réellement existé.

En plus des différences importantes entre villes et villages, les fortes disparités entre les villages musulmans et chrétiens ou même entre des quartiers musulmans et chrétiens dans la même ville sont frappantes. Cette ségrégation dans l'habitat, la vie familiale et le travail donne l'image de deux mondes qui se développent parallèlement.

Le surdéveloppement de l'axe Athènes-Thessalonique des années de l'après-guerre a laissé à part le développement de la Thrace. Trois facteurs importants sont à l'origine de ce retardement. Premièrement, les caractéristiques de la population locale: du point de vue quantitatif, on constate une faible augmentation de la population et du point de vue qualitatif la population est diversifiée et conflictuelle, deuxièmement le sentiment de "menace historique" (comme le sent chaque communauté religieuse et cela se révèle dans son activité économique), et troisièmement l'isolement géographique de la région. La mauvaise qualité des réseaux de transports et de communication est une raison importante pour la fuite de la population vers les centres urbains de la région.

À cela s'ajoute le plus grand danger pour la région entière c'est-à-dire l'émigration de sa population; cela va contribuer à son déclin économique et à la transformation de son identité culturelle.

Dans les années 1980, la population a diminué d'environ 2 %. Cette diminution de la population n'est pas aussi importante que dans les décennies 1950 et 1960 mais la tendance positive (+4,8 %) des années 1970 a été inversée. D'après le recensement de 1991 la population s'élève à 340 000 personnes; on attend une baisse jusqu'à 330 000 personnes en 2001. Cette prévision concerne surtout les régions agricoles et non les villes. La population active se déplace hors de Thrace et dans l'ensemble de la population, le taux de vieillissement augmente.

En ce qui concerne l'activité économique, la Thrace est plus une région agricole (5 à 6 % de la production agricole totale du pays) qu'une région industrielle (moins de 2,5 % du total). Le secteur tertiaire est très peu développé; l'étroitesse du marché local freine les initiatives.

¹ D'après le recensement de 1924 les musulmans se répartissaient entre Grecs et Slaves convertis, Turcs, Giouroukoi, Pomaques, Tziganes, et ils étaient en majorité turcophones.

LE PARCOURS RESIDENTIEL DES GRECS PONTIQUES EN THRACE

Sources et méthode

L'analyse des trajectoires résidentielles devrait nous permettre d'aboutir à une typologie des parcours logement des individus au sein de la région de la Thrace.

Cette recherche a utilisé de multiples sources: documents de la Fondation d'Accueil et de Rétablissement des Grecs Rapatriés (EIYAPOE) concernant les différentes phases du Programme d'Accueil, enquêtes par entretiens à questions fermées et ouvertes avec les responsables des associations des Grecs pontiques et enquêtes par questionnaire avec le responsable de ménage. Le questionnaire consacre toute une partie aux résidences antérieures des migrants; il a pour but de donner l'image complète de leur mobilité résidentielle.

On dispose de tous les renseignements concernant les logements occupés plus d'un jour par les individus au cours de la période susmentionnée. Les enquêtés se remémorent toutes les étapes de leur trajet résidentiel. On prend en compte tous les logements occupés même pour une courte durée parce que les cheminements successifs des personnes sont révélateurs de leur réseau d'immigration. On dispose de données sur la localisation, le statut d'occupation et les conditions de logement (le nombre des personnes qui y habitaient, le nombre de chambres, une brève description du logement) ainsi que sur la raison de leur départ. De cette façon, le questionnaire répond à une double exigence: d'une part, collecter des données quantitatives et objectives et d'autre part, présenter comment les migrants ont vécu le voyage de retour et leur installation en Grèce. Leur estimation sur la durée de séjour dans un logement ainsi que les conditions de vie sur place sont très subjectives. Elle dépend beaucoup de la situation présente des enquêtés. La mémoire des logements successifs se schématise très vite.

La mobilité et les conséquences dans le processus d' intégration

Le processus d'installation des Grecs pontiques en Thrace selon la planification de l'État grec n'est pas évident. Elle constitue une étape importante dans leur intégration au milieu national.

Les changements de logement jusqu'à l'installation permanente et surtout de résidences successives habitées pour peu de temps risquent d'aggraver leurs conditions de vie dans le pays d'arrivée.

Les déplacements successifs posent des problèmes pour la recherche du travail, surtout dans une région mal desservie par des transports en commun peu fréquents voire absents. Sans moyen de transport particulier, il est impossible d'avoir accès à un travail loin de chez soi. Soit on s'arrange entre amis en pratiquant le covoiturage, soit on est obligé de marcher de longues distances. Les premiers jours de l'arrivée,

quand on cherche du travail, le problème est encore plus aigu. On se sent isolé, on se sent exilé encore une fois dans un pays qu'on croyait le sien.

Quinze ans après l'arrivée des premiers migrants de l'ex-Union soviétique il n'y a pas d'élargissement de l'éventail professionnel. L'économie rurale de la Thrace a conduit l'ensemble des migrants à travailler dans les champs les premiers mois de leur arrivée. Mais d'une part les conditions indignes et d'autre part les salaires minimes (2.000 à 3.000 drc par jour pour des rémunérations équivalentes qui dépassent les 8.000 pour les autochtones) les ont obligé de chercher un emploi ailleurs. Ils sont majoritairement ouvriers dans la construction, chauffeurs ou ouvriers saisonniers. Les conditions de travail sont aussi loin des attentes. En Thrace, le chômage est de longue durée et on n'hésite pas d'accepter tout sorte de travail. Ils travaillent dix, douze heures par jour, le dimanche y compris. Ils sont mal payés et très souvent ils n'ont pas accès à l'assurance-maladie; les heures supplémentaires sont très rarement rémunérés. Les employeurs profitent de l'ignorance des immigrés pontiques pour abuser du contrat signé. Ils les renvoient sans préavis, sans rembourser leurs congés payés.

Les Grecs de l'ex-URSS ne désirent qu'une chose; économiser de l'argent afin de louer une meilleure maison ou d'acheter un terrain à construire; ce dernier projet ne va pas être réalisé en Thrace mais dans l'agglomération d'Athènes ou de Thessaloniki. Cependant, ils proclament avec force qu'ils sont compétents pour travailler et que pour eux le travail est une valeur importante. Ils recherchent un poste de travail et un salaire fixes; de plus, ils recherchent la sécurité dans la propriété. Il faut échapper à la misère et arrêter à se déplacer en quête d'une meilleure vie.

De plus, après chaque déplacement, les Pontiques sont obligés de créer de nouveaux voisinages ce qui retarde leur intégration dans la société grecque. En arrivant dans un quartier, s'ils n'ont pas de compatriotes, c'est vraiment difficile. Ils parlent peu ou pas du tout le grec moderne et en même temps ils veulent revendiquer qu'ils sont Grecs. Les autochtones leur reprochent leur méconnaissance de la langue grecque et leur usage de la langue russe. Les Grecs originaires de Tsalka qui sont turcophones sont victimes d'une plus grande marginalisation et parfois, au sein même de la communauté grecque pontique; on se demande s'ils sont vraiment des Grecs et on les accuse d'avoir des contacts avec les musulmans. Ce processus d'exclusion au sein même de la communauté des Grecs de l'ex-Union soviétique retarde leur intégration dans la société locale et intensifie les préjugés et les simplifications historiques sur cette partie de la diaspora grecque. Et même si les migrants apprennent la langue grecque en peu de temps, étape indispensable de leur intégration, le chômage qui les confine chez eux ou dans le cercle des compatriotes retarde leur socialisation.

La difficulté d'obtenir l'équivalence de leurs diplômes est un obstacle supplémentaire. Le processus est très long et très souvent on leur demande de passer des examens supplémentaires pour valider leurs connaissances. Les premières années de leur arrivée, cela est impossible à cause de leur bas niveau en langue grecque. Il faut noter aussi que les différences qui existent entre le système de l'éducation grecque et soviétique compliquent la reconnaissance de leurs diplômes;

assez souvent ils sont tellement rebutés par toutes les démarches bureaucratiques et les faibles possibilités d'être embauché dans leur discipline, qu'ils n'essayent même pas de demander l'équivalence. Considérés, alors, comme personnel non qualifié ils deviennent flexibles et prêts à accepter n'importe quel déplacement dans la région.

Pour les femmes qui sont les plus touchées par le chômage ou qui font des travaux à un niveau de qualification inférieur au leur, le repli sur soi avec tous les problèmes psychologiques qui en résultent, n'est pas rare. Elles se sentent dévalorisées, humiliées et assez souvent atteintes dans leur fierté par le comportement de leurs employeurs; elles sont déçues parce que la société grecque les rejette ou elle les utilise pour des travaux médiocres. Il n'y a aucune femme qui est embauchée dans une activité similaire à celle qu'elle exerçait en ex-URSS.

Ceux qui clament leur envie de retourner chez eux tout en sachant que le retour en arrière est impossible sont assez nombreux. Mais ce qu'ils expriment surtout c'est la crainte de l'insécurité qui caractérise leur vie actuelle après l'abandon d'un chez-soi en ex-URSS si médiocre qu'il fût. Chaque déplacement est un pas vers l'inconnu.

Cependant un retour occasionnel reste réalisable, quoique les possibilités n'en soient pas identiques pour tous les migrants. Ceux qui viennent de la République de Kazakhstan et les autres républiques de l'Asie centrale ont rompu tout lien avec leur pays parce qu'ils ont tout vendu, immobilier et maison, avant leur départ. Un grand nombre de ceux qui sont originaires de la Géorgie ont gardé leurs maisons. Il s'agit surtout des Grecs qui habitaient dans les villages de la Tsalka et les villages près de Soukhomi. Pour ces derniers, le retour, même temporaire, devient plus difficile à cause de la situation politique instable après la guerre dans la région. Cependant, ils essayent de maintenir un lien avec leur pays d'origine. Une première preuve est l'acquisition, pour ceux qui ont les moyens financiers, d'une antenne satellite pour se connecter aux chaînes russes.

Parmi les adultes peu ont des amis grecs. Ils ont soit un voisin soit leur patron qui a baptisé leur enfant ou qui les a aidés à trouver un appartement à louer. Ils s'accrochent à ces relations et ils n'oublient jamais de les signaler pendant l'enquête; c'est la seule preuve pour leur interlocuteur qu'ils ne sont pas marginalisés et qu'ils font partie de la société grecque. Ils sont toujours ouverts à de nouvelles amitiés si les autochtones le permettent.

Ce n'est pas la même chose avec les jeunes. Ceux qui arrivent en Grèce à l'âge de l'adolescence sont confrontés à un milieu qu'ils ne connaissent pas et sur lequel ils étaient très peu informés avant. L'exclusion est inévitable. Ils ne peuvent pas continuer leurs études parce qu'ils ne connaissent pas la langue grecque. Ils restent culturellement et professionnellement en marge.

Ceux qui vont à l'école suivent des cours à des classes où il y a des élèves moins âgés qu'eux. Ces jeunes quittent l'école très vite, stigmatisés à cause de leur origine. Ils s'enferment très vite dans le cercle des leurs. Le handicap de la langue est lourd pour eux. Chez certains jeunes, on peut remarquer un désir de rejeter totalement leur origine. Ce comportement peut être source de conflits psychologiques qui ne leur permettent pas de trouver un équilibre. Faute de s'intégrer dans le nouveau milieu, ils ont la tendance à se replier sur eux-mêmes. La particularité de la Thrace est la

fondation de nouveaux villages pour les rapatriés qui favorise le repli sur soi; les compatriotes sont concentrés dans les mêmes quartiers. Et parfois l'école a une majorité d'élèves originaires de l'ex-Union soviétique.

Par contre, les petits sont très vite intégrés; c'est l'école qui facilite leur intégration. La grande majorité d'entre eux ne parle plus la langue russe et ils corrigent leurs parents qui parlent mal la langue grecque. On les distingue difficilement de leurs amis autochtones.

Les obstacles qui se dressent devant l'intégration des Grecs de l'ex-URSS compliquent leur affirmation identitaire d'appartenance à la nation grecque, longtemps revendiquée avant le génocide par leurs grands-parents en Turquie et par les générations d'après en ex-URSS. Avoir la citoyenneté grecque ne suffit pas à les protéger du sentiment de se sentir étranger quand on entre dans une société que l'on ne connaît pas. D'où l'intégration brutale dans la société. L'accueil des autochtones est empreint de discrimination et de méfiance. On les appelle Russopontiques et parfois même Russes. Cela rend plus difficile leur intégration. Pour les autochtones, les Pontiques sont responsables de tous les maux sociaux: chômage, précarité, prostitution. Pendant notre enquête, plusieurs migrants nous ont dit d'un ton amer que "là-bas (en ex-URSS) nous étions des Grecs et ici (en Grèce) nous sommes des Russes".

Les Pontiques désirent l'enracinement dans ce lieu malgré leur forte antériorité migratoire toujours imposée par des faits externes: persécutions, massacres, échanges obligatoires de population. Leur mobilité résidentielle n'est pas une mobilité volontaire. Ils veulent diminuer le plus possible le temps vécu dans un espace de précarité. Ils veulent s'approprier vite leur nouveau territoire. Ils recomposent leur mémoire collective; la volonté de s'ancrer dans un lieu et de créer des choses qui vont honorer leur groupe ethnique est très forte; ils nous rappellent toujours leur contribution à l'aménagement et à la défense des territoires frontaliers ou nouvellement conquis en Russie tsariste et plus tard en URSS où dans des conditions difficiles ils sont arrivés à peupler et à mettre en valeur des kolkhozes et des sovkhoses de Kazakhstan et d'Ouzbékistan. Dans la mémoire collective, ils valorisent leurs lieux d'origine et leur fonction pionnière. En fait, c'est cela qui leur donne la force psychique de recommencer leur vie en Grèce.

LA MOBILITE RESIDENTIELLE DES GRECS PONTIQUES ET LA POLITIQUE NATIONALE D'ACCUEIL

Cette forte tendance à recomposer des repères collectifs est freinée par la mobilité qui leur est imposée par le Programme d'installation organisé par la Fondation Nationale d'Accueil et de Rétablissement des Grecs rapatriés (EIYAPOE), un organisme de droit privé financé par l'État, fondé en 1991. L'installation obligatoire des migrants grecs pontiques en Thrace est la seule et unique condition pour bénéficier d'une aide au logement et au travail. Soit ils participent aux premières phases du Programme, soit ils s'orientent directement vers la location d'un

logement. Dans le premier cas, l'itinéraire résidentiel est plus long: un séjour imposé et non défini aux Centres de Premier Accueil et aux Centres d'Accueil puis la location d'une maison, avant d'accéder à un logement concédé par la Fondation et de terminer ainsi leur trajectoire.

Les deux premières phases du Programme n'ont jamais fonctionné comme prévu. Au lieu d'un séjour court dans ces Centres d'Accueil, les rapatriés restent plusieurs mois et, en plus, ce qui complique les choses, c'est le fait que la durée inconnue n'est jamais précisée par les responsables. L'attente qui se prolonge rend impossible n'importe quelle activité professionnelle des logés. Les enfants à l'âge scolaire risquent de changer d'école à n'importe quel moment et parfois ils ne sont pas acceptés à l'école au milieu de l'année scolaire. La durée indéterminée du séjour dans ces Centres à cause du retard de la construction des logements, ainsi que les conditions de vie dégradantes ont obligé la Fondation à orienter les Grecs de l'ex-URSS vers le marché privé du logement.

La Fondation accorde une prime au logement loué sous certaines conditions. Il faut que la famille des migrants soit installée dans les villages et pas dans les trois grandes villes de la région. En plus, il faut que le logement respecte certaines normes. Ces conditions ont obligé un certain nombre de migrants, déjà installés dans les villes ou dans des logements inconfortables, à chercher un logement ailleurs.

Cependant il y a des dizaines de familles qui habitent encore dans les villes faute de logements disponibles et de logements convenables en taille et confort dans les villages; ces familles bénéficient de la prime au logement.

Dans les villages, il y a un grand nombre de résidences vétustes. Après des mois de recherche d'un logement, les rapatriés sont contraints de les louer en se chargeant de la réfection entière de la résidence. Dans la plupart des cas, il s'agit des maisons individuelles avec une cour et un jardinet qui est utilisé comme potager et qui contribue à la diminution des frais quotidiens. La grande majorité de ces logements sont d'anciennes maisons construites pour loger les Grecs, réfugiés de l'Asie Mineure et de la Thrace dans les années 20.

Pour tous ceux qui n'ont pas participé aux premières phases du Programme, l'ancienneté du logement est le motif majeur de mobilité résidentielle. La crise du logement est répandue dans la région; le parc actuel des logements ne répond plus aux besoins de la population. À l'ancienneté s'ajoute la forte demande à cause de l'implantation de l'Université Démocrate dans les années 1980. Des centaines d'étudiants cherchent un appartement à louer ce qui a fait croître les loyers.

Par conséquent le premier logement indépendant des rapatriés est de mauvaise qualité. Il s'agit d'un logement temporaire qui n'a pour but que de décongestionner la famille d'accueil. Le parcours logement commence et le nombre moyen de changements de résidence s'élève à 2,3. À chaque déplacement les migrants essayent d'améliorer leurs conditions de vie.

Ils espèrent un logement concédé malgré les inconvénients de leur construction (humidité, accessoires de mauvaise qualité) et leur éloignement des grandes villes; le plus souvent ils sont situés dans des zones montagneuses et démographiquement déficitaires. C'est qui est important pour eux c'est qu'ils aient une résidence stable.

Dans le cas contraire, un départ vers d'autres régions de Grèce n'est pas rejeté. Il n'y a rien qui les lie à Thrace à part ce logement à attendre.

LES RESEAUX D'IMMIGRATION DES GRECS PONTIQUES: REGLES ET EXCEPTIONS

Est-ce que nous pouvons parler de réseaux d'immigration des Grecs de l'ex-URSS? La présentation de la première étape de leur mobilité résidentielle est révélatrice. C'est l'appartenance au groupe pontique doté d'une forte conscience identitaire qui crée la typologie de leurs trajectoires résidentielles et module leurs réseaux d'immigration.

Les désastres politiques et militaires qui, au cours des siècles, ont provoqué la dispersion collective et forcée des Grecs pontiques ont créé et consolidé une mémoire collective qui a renforcé la solidarité des membres de la diaspora et actuellement alimente les réseaux du retour au pays.

Les nouveaux arrivés s'accrochent aux lieux-refuges des compatriotes afin de pouvoir organiser leur vie au pays d'accueil. Caractéristique notable, la famille d'accueil est le premier point de leur cheminement migratoire en Grèce; on y est hébergé pendant quelques nuits ou même quelques mois avant de faire toutes les démarches nécessaires pour s'intégrer au Programme. Les forts liens familiaux entre les différentes générations font que l'arrivée en Grèce met en marche tous les liens de l'entraide entre parents pontiques proches ou éloignés, entre amis, "cousins" et compatriotes. À travers ces liens, ils manifestent d'un ethos de groupe qui valorise les relations fondées sur la confiance et l'affectivité. On peut prêter de l'argent même si on n'a pas suffisamment. On partage une chambre même si on connaît d'avance les désagréments de la cohabitation. Le fait qu'ils arrivent successivement leur donne la possibilité de se loger pour une courte durée chez d'autres rapatriés en attendant la fin des travaux de leur future habitation.

Cependant il faut signaler que l'accès au réseau d'entraide n'est pas égal pour tous. Selon leurs régions d'origine, leurs traditions familiales, leurs affinités et leur degré de réussite sociale en ex-Union soviétique, ils affirment leur identité grecque et revendiquent le droit au réseau d'immigration.

Les premiers arrivants d'une communauté grecque ne profitent d'aucun réseau d'accueil, ils sont les pionniers et ils construisent le réseau pour les suivants. De même, ceux qu'ils étaient complètement intégrés dans la société soviétique (mariages mixtes, déplacements individuels pour travail) avaient rompu les liens pas seulement avec la Grèce mais aussi avec la communauté grecque de l'ex-URSS. En arrivant en Grèce ils n'ont aucun proche, ou ils ont perdu le sentiment d'appartenance à la continuité grecque pontique.

D'autres groupes ne profitent pas du réseau. Les plus faibles et les moins dynamiques ne peuvent pas comprendre vite les mécanismes de fonctionnement de la société grecque. Ce sont ceux-ci qui ont le plus souvent des problèmes psychologiques: ils semblent perdus, immobilisés et ils restent inactifs, en attendant

tout du programme d'accueil, ne prenant aucune initiative pour s'en sortir. Ceux qui viennent des républiques d'Asie centrale avaient perdu les liens avec la Grèce. Pour eux, le sentiment de la coupure autochtones-Russopontiques et surtout celui des Pontiques réfugiés de 1922-Pontiques de l'ex-URSS est fort; ils ont besoin d'un peu plus de temps pour s'intégrer dans le réseau des proches.

Cependant, tous ceux qui arrivent en Grèce sans réseau, face au décalage entre leurs attentes et ce qu'ils rencontrent, comprennent la nécessité d'une solidarité avec ceux qui vont venir et avec ceux qui sont déjà là. La création d'un réseau paraît vitale. Ainsi s'effectue le passage d'une population d'origine grecque qui a perdu ses racines à une population qui retrouve son identité grecque.

Contrairement, le Programme de rétablissement ne prenant en compte, aucune spécificité culturelle et ethnique des Pontiques casse systématiquement ces réseaux de diaspora. Si les migrants veulent recevoir un logement, ils ne peuvent pas se regrouper entre membres d'un même village du territoire d'origine ni entre membre de la même famille. Le tirage se fait au sort. Cependant, à l'arrivée quand ils ne sont pas encore liés au Programme, leurs réseaux d'immigration sont fondés sur la volonté de préserver leur identité.

Il faut noter que l'existence de ces réseaux d'immigration ne se transforment pas facilement en réseaux de sociabilité dans la société d'accueil. Dès qu'ils arrivent en Grèce, les migrants de l'ex-Union soviétique créent des associations pour la revendication de leurs droits mais pas pour la promotion de leur culture en URSS. C'est à travers les anciennes associations des Pontiques qu'on trouve un lieu de débats, de discussions et d'action, surtout culturelle.

C'est aussi vrai que les réseaux d'immigration sont limités entre les Pontiques et ne comprennent que rarement les autochtones. La nouvelle vague d'immigrants est accueillie avec ambivalence et quelquefois avec un clair mépris par les anciens réfugiés pontiques ou par le reste des Grecs.

D'après notre enquête parmi les familles installées en Thrace, nous avons trouvé un seul cas où un réseau d'accueil a été formé par les autochtones, dans le village d'Iasmos.

Pour ces derniers, il fallait attirer l'attention de nouveaux migrants de l'ex-URSS. La grande crainte de la population locale est qu'à Iasmos les musulmans deviennent majoritaires. Le Programme de la Fondation n'avait aucune orientation spéciale dans ce village. C'était juste par hasard qu'un rapatrié y trouve une maison à louer. Alors, un groupe informel de cinq acteurs de la vie sociale d'Iasmos, avec le soutien déterminant du prêtre orthodoxe, ont pris l'initiative. La particularité de ce réseau consiste dans le fait que c'est un réseau créé après l'arrivée des migrants en Grèce.

C'est inévitable qu'avec l'arrivée de nouveaux venus, l'on assiste à un renouveau de la culture pontique. Le dialecte pontique est à nouveau parlé en Grèce et sert d'unique moyen de communication à leur arrivée. Les associations pontiques de 1922 ont réussi à préserver certains aspects de la culture pontique, par exemple les danses traditionnelles, mais la langue est presque oubliée par la deuxième et la troisième génération. Au fur et à mesure que les réseaux d'immigration se

développent et l'intégration progressive dans la société d'accueil voit le jour, le transfert de la culture du pays de départ va s'accroître.

Tant qu'il y a une population qui vit encore dans les anciennes républiques soviétiques, les réseaux peuvent influencer la tendance au rapatriement vers ces pays-là. Actuellement, on ne peut pas évaluer l'ampleur d'un tel phénomène. Cependant, il faut signaler que nous avons des retours pour une courte durée, surtout pour des raisons familiales (visite aux parents, assister à des funérailles). On voit aussi une tendance au retour de jeunes, peut-être temporaire, pour faire d'études universitaires. C'est le cas des ceux qui sont arrivés en Grèce en ayant déjà suivi une partie de leur enseignement secondaire en ex-URSS. La non-connaissance de la langue grecque rend impossible la réussite aux examens d'entrée dans les universités grecques. Ils sont obligés de chercher une solution ailleurs et surtout dans des villes de l'ex-URSS où ils ont des parents proches.

Enfin, les réseaux d'immigration s'alimentent d'un réseau des transports entre les pays de départ et la Grèce. La Géorgie en particulier a établi une liaison hebdomadaire avec la Grèce. Les Grecs pontiques, déjà installés en Grèce, envoient de la nourriture à leurs familles; en plus, le conducteur de l'autocar est la personne intermédiaire pour envoyer des devises en dollar et le courrier. Il faut dire que le coût est assez élevé.

CONCLUSION

Il faut donc retenir l'idée que le parcours logement des familles grecques pontiques se caractérise d'une part par le réseau de solidarité qui est un fonctionnement identitaire traditionnel et d'autre part par le volontarisme de l'État. Deux facteurs qui influencent le parcours logement de façon contradictoire.

C'est le réseau de la solidarité et de l'entraide qui définit le lieu de la première installation, le logement d'accueil, ainsi que celui de l'installation finale souhaitée. Ce réseau peut raccourcir la trajectoire résidentielle contribuant à faciliter l'intégration dans la société d'accueil.

Au contraire, le volontarisme de l'État poussé à l'extrême la mobilité résidentielle des Grecs de l'ex-URSS. Sans prendre en compte les particularités de cette population qui vivait toujours hors du territoire national, les pouvoirs publics ont voulu utiliser ce flux migratoire vers la Grèce pour réaliser la réhellénisation de la Thrace. Une politique démographique qui, pour avoir une chance de réussir, devait garantir aux migrants le séjour, le travail et l'intégration sociale. Ils n'ont réussi qu'à faire partiellement le premier. Aucun investissement pour créer des emplois à part un nombre de postes de travail subventionnés par l'OAED (ANPE grec), aucune campagne d'information dans les autochtones pour les informer sur l'origine de cette population, son histoire, sa contribution à la diaspora grecque.

Plusieurs familles, après avoir été accueillies dans la région, ont quitté la Thrace et peu d'entre elles avaient reçu un logement définitif. La grande question qui se pose est: l'arrivée des Grecs pontiques dans le pays mère sera-t-elle la dernière étape de

leurs déplacements qui ont commencé les siècles derniers. La forte mobilité résidentielle en Thrace n'est pas un bon signe. Elle dépasse très souvent les frontières de la Thrace pour les régions voisines qui sont plus développées; la forte mobilité est un élément clé du devenir de cette population grecque de la diaspora. Un grand nombre d'entre eux, après plusieurs déplacements en quête d'une meilleure vie, choisissent l'immigration vers des pays européens. Un nouveau réseau d'immigration, le réseau de la diaspora grecque en Europe les accueille. Il peut leur offrir un travail même si les conditions de vie sont loin de celles dont ils rêvaient quand ils partaient pour la "mère patrie".